

Une auréole pour deux

Maria & Luigi Beltrame Quattrocchi

Attilio Danese et Guilia Paola Di Nicola
Editions de l'Emmanuel, 2004

Notes personnelles :

Après avoir tenté de lire ce livre à sa parution, il m'a paru rasant et je n'ai pu l'achever. Ce couple plein aux as et de la haute ne me touchait pas. Le reprenant plus tard par devoir, j'ai vu en quoi ce couple était en avance sur son temps et a-conventionnel : il devenait digne d'intérêt...

Pour les situer, ils ont connu la Première Guerre Mondiale, la Grippe Espagnole, les Accords du Latran (11 Février 1929, fin du conflit de la prise de Rome le 20 Septembre 1870), la Crise de 1929 (et l'exode des Italiens vers l'Amérique), la montée du fascisme italien, la Seconde Guerre Mondiale, et Maria poursuivra son veuvage durant quinze années.

Je retouche largement les éléments du livre pour en extraire la moelle ; mais son plan originel est en deux parties : d'abord suivre presque chronologiquement cette couple et cette famille, puis ensuite extraire quelques lignes de force (des thèmes) les caractérisant. Si bien qu'on pourra arrêter la lecture à la première partie, ou la commencer à la seconde ; chaque partie ayant son type d'enseignement à nous apporter, et son style, son univers mental. Nous regrettons que les écrits de Maria ne soient pas traduits, notamment son *Vraie Maman* qui est son premier ouvrage, son *Livre de la jeune fille* à la portée éducative prometteuse, et son dernier « enfant » *Lux vera ; les trois pains*, son préféré élaboré avec Luigi et publié juste après la mort de celui-ci, qui sont sans doute les joyaux de sa plume.

L'axe de compréhension de ce couple est la petite voie thérésienne :

Si l'on devait souligner **l'axe de lecture de la vie de ce couple**, il faudrait s'attacher à comprendre que c'est celui de « la petite voie » de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : faire les choses ordinaires de la vie de famille, mais de façon extraordinaire, avec une hauteur de vue et une intention surnaturelle, une vie de famille vécue avec Dieu au quotidien, un peu dans la prière et beaucoup dans le mode de vie. C'est ce que Maria écrit à Filippo, le 15 Janvier 1950 : « *La fidélité dans les petites choses – que je perçois de plus en plus comme l'héroïsme qui fait les saints – est la preuve la plus authentique de notre générosité envers Dieu.* » Age quod agis !

C'est ce que souligne le Pape Jean-Paul II dans l'homélie de leur béatification commune (il y a eu un procès de canonisation par personne, mais en observant la réalisation de la sainteté personnelle dans le cadre du mariage chrétien vécu selon toute sa beauté et son amplitude) : « *Ces époux ont vécu, à la lumière de l'Evangile et avec une grande intensité humaine, l'amour conjugal et le service de la vie. (...) Les bienheureux époux ont vécu une vie ordinaire d'une façon extraordinaire. Parmi les joies et les soucis d'une famille normale, ils ont pu réaliser une existence extraordinairement riche de spiritualité. (...) Leur fidélité à l'Evangile et l'héroïcité de leurs vertus ont été constatées à partir de leur vie comme époux et comme parents.* »

En déposant pour le procès de béatification de Maria, un témoin disait (M.O. Bartolini) : « *L'impression qui me reste est celle d'une femme qui a vécu de manière extraordinaire l'aspect ordinaire de la vie quotidienne.* »

Ou, avec moins d'acuité, *per via negativa*, un autre témoin déposait (V. Guarnieri) : « *A l'époque, je ne pensais pas fréquenter un couple qui sortait de l'ordinaire, au seuil de la sainteté. A mes yeux ils apparaissaient comme deux époux qui s'aimaient et se respectaient, et qui avaient la chance également d'être unis dans leur credo religieux, sur lequel ils avaient fondé leur famille.* »

Maria : Maria Luisa CORSINI est fille unique ; son père est militaire (Capitaine) donc elle connaîtra quatre déménagements puis de la stabilité à Rome à partir de l'âge de 9 ans. Elle naît le 24

Juin 1884 à Florence, ville cultivée et raffinée du Nord de l'Italie. Elle a un tempérament timide et sensible ; elle manque un peu de preuves d'affection de la part de sa mère et cela lui forge le caractère ; elle parvient à s'affirmer en public quand il le faut. Le début de sa vie spirituelle personnelle coïncide avec sa Première Communion (faite le jour du rappel à Dieu de Ste Thérèse de Lisieux, le 30 Septembre 1897). Elle est mise dans une école de commerce, bien qu'elle n'aime pas les chiffres, parce qu'on y apprend bien le français et l'anglais, ce qui plaît à son âme de lettrée. Elle a une sérieuse culture artistique et générale, et conçoit que la femme tienne son rang dans la société, même à travers un métier (elle adhère à la pensée de Maria Montessori sa contemporaine, auteur de la Pédagogie scientifique en 1909). Elle demeure grandement autodidacte.

Luigi : Luigi BELTRAME est un Sicilien (et sa mère est de Palerme), ce qui le prédispose à être plus rude. Il naît le 12 Janvier 1980 à Catane. Son père est fonctionnaire royal. Il connaît quelques déménagements puis s'installent à Rome ; c'est là que, âgé de 11 ans, il est prêté puis adopté par son oncle Luigi et sa tante Fanny (Stefania, sœur de sa mère) QUATTROCCHI. Il portera donc les deux noms et aura une adolescence normale entre ses deux foyers romains... Luigi est brillant et opte pour le Droit, conforme à sa forme d'esprit rigoureux, mais reste amoureux de la littérature et des arts (théâtre, musique, contemplation de la nature).

Des amoureux très pudiques... car ils cachent un grand amour !

Ils ont quatre ans de différence. Ils se rencontrent dans leurs salons respectifs lors de réceptions, car leurs parents sont amis, quand ils ont respectivement 16 et 20 ans et ils s'approchent et s'apprécient durant environ quatre ans ; c'est le premier amour de chacun d'entre eux. Luigi perd ses parents adoptifs à cette époque, son oncle en 1902 puis sa tante en 1903 ; et cette peine est accompagnée par les sincères condoléances des Corsini, qui l'invitent à passer l'été 1904 avec eux. C'est durant cet été que les sentiments de complicité entre les deux jeunes se transforment en amour explicite. D'autant plus explicite qu'en Décembre 1904 Luigi a une sérieuse infection à l'intestin qui lui fait frôler la mort : Maria réalise que son cœur ne veut pas le perdre. Elle envoie à Luigi une image pieuse de la Madone de Pompéi (il la gardera dans son portefeuille jusqu'à sa mort, selon ce que Maria a écrit derrière « keep it always with you ») ; et leur prière commune obtient une guérison inespérée, ce qui est sans doute le début de la vie spirituelle personnelle de Luigi. Très tôt donc, leur union est basée sur la foi et la piété. Quand ils s'écrivent, ils terminent toujours par une formule en anglais, ce qui est une façon pudique d'exprimer des mots forts et de marquer leur lien commun à travers cette langue communément appréciée. C'est au cours d'une soirée chez les Corsini, le 15 Mars 1905, tandis que Maria est au piano, que Luigi avoue sa flamme et prononce ses premiers mots d'amour ; il échange avec elle un anneau, et ils passent du « vous » au « tu » ; quinze jours plus tard ont lieu les fiançailles officielles, le 31 Mars. Avant cela, Luigi dit qu'il voulait laisser grandir son amour pour Maria et s'étudier lui-même tout autant que l'étudier elle. Ils échangent beaucoup par courrier, et ils le feront tout au long de leur vie dès qu'ils sont séparés physiquement, quitte à rogner sur leur sommeil. Après huit mois de fiançailles, ils se marient le 25 Novembre 1905 (dans la chapelle Ste Catherine à Ste-Marie-Majeure) ; ils sont 21 et 25 ans. Luigi est très attentif à Maria et veut la protéger. Maria apprécie les qualités de Luigi et veut le pousser plus haut près de Dieu. Ils vivent avec enthousiasme leur aventure conjugale, et ne veulent pas vivre l'un sans l'autre. Maria reconnaît qu'elle ne s'est souvent sentie comprise que de Luigi ; et Luigi reconnaît que Maria l'a sauvé du scepticisme. Tous deux s'appellent l'un l'autre « my soul, my dearest soul ». Tous deux ont assez d'humour pour se reprendre et se corriger mutuellement sans blesser l'autre.

Chacun vaque à ses occupations, mais ils ne se quittent jamais vraiment... Bientôt (en 1916) ils commencent la journée par la Messe (et si Luigi lit les lectures à Maria tandis qu'elle finit de s'apprêter, il ne lui dit officiellement 'bonjour' qu'après la Messe et donc la communion). Luigi s'intéresse aux affaires de la maison, aux écrits de Maria, et il partage aussi sobrement ce qui se vit à son travail, les défis qu'il doit relever. Ils se racontent quotidiennement (au besoin par courrier) ce

qu'ils vivent. La nuit, ils se lèvent à tour de rôle pour les enfants qui pleurent. Après 35 ans de mariage, Luigi est capable d'aller l'arrivée du train du soir guetter le retour de Maria : elle n'était pas dans celui de 22h50, alors il patiente à la gare jusqu'à celui de 23h48 et lui écrit, au cas où elle ne rentrerait pas ce jour-là...

Ils auront quatre enfants : Filippo (futur Don Tarcisio, bénédictin puis prêtre diocésain de Rome) en 1906 (donc après 11 mois de mariage) ; Stefania (Fanny, future Mère Maria Cecilia) en 1908 (grossesse imprévue rapprochée puisque ressentie quand l'aîné à 11 mois seulement) ; Cesare (futur Don Paolino, bénédictin puis trappiste) en 1909 (soit trois enfants en quatre ans), et une petite dernière Enrichetta en 1914 (juste avant l'entrée en guerre de l'Italie). Entre temps, en 1912, Maria a accouché d'un livre, « La Mère dans le problème éducatif moderne ». Luigi surnomme Maria sa « madonnina », nom qu'ils donneront aussi à leur maison secondaire dans laquelle ils auront une chapelle privée ; ce surnom est visiblement issu de Maria elle-même qui considère Luigi comme un bébé sur lequel elle doit veiller au début de leur relation amoureuse, et donc Luigi l'appelait sa « madonnina » durant leurs fiançailles. L'arrivée d'un enfant réorganise leur vie autour de lui, les décentre d'eux-mêmes encore plus, et est l'occasion de nombreux renoncements qui sont assumés par l'amour. Quand Fanny s'annonce, elle a un enfant en bas âge, s'occupe de ses parents et grands-parents âgés chez qui elle habite, et a un mari absent pour raisons professionnelles... Elle s'en ouvre à Luigi (qui en est aussi peu ravi qu'elle), car chaque enfant est « notre enfant », mais ce n'est que dans la prière qu'elle accepte la vie qu'elle a comme étant la volonté divine issue d'une amoureuse Providence. A l'époque, on ne connaît pas les méthodes naturelles de contrôle des naissances ; mais Maria a déjà l'idée de la maternité responsable ; elle spiritualise cela en comprenant la maternité comme un « sacerdoce maternel ». Cesare naît ensuite lors d'un accouchement très laborieux. Mais c'est la venue d'Enrichetta, en 1913, qui s'avèrera être la pire : au bout de quatre mois de grossesse, des hémorragies révèlent un placenta praevia, ce qui met en péril la vie de la mère et celle de l'enfant. Luigi connaît donc à son tour ce que Maria avait connu avant lui, la peur de la perte de l'être aimé, et donc un regain de prière dans la foi. D'un commun accord, Maria et Luigi refusent la mort de l'enfant, quitte à se faire insulter par le gynécologue qui veut au moins sauver la mère. Si elle meurt, cela se solderait pour Luigi par l'éducation seul de trois petits enfants... Ils ont huit ans de mariage au compteur... Maria restera donc couchée jusqu'à la fin de la grossesse (au début du huitième mois, soit quatre mois alitée) ! Mais la mère et l'enfant survivront (mais Maria fera une septicémie qui lui interdira de nourrir la petite) ! C'est un temps intense d'union des cœurs dans la décision risquée commune, et un regain de foi de la part de Luigi. C'est l'épreuve du feu qui les ancrera fermement en Dieu comme maître de leurs vies.

L'éducation, travail conjoint du couple :

L'éducation est aimante mais exigeante ; les punitions existent et sont décrétées avec calme et sévérité, joignant parfois le geste à la parole « quand il le faut, il le faut ! » ; la pire punition restant d'être envoyé se coucher sans recevoir de baiser ni de petite croix sur le front. Les parents prennent le temps de jouer avec leurs enfants ; ils les font participer aux conversations de table et favorisent une atmosphère joviale et détendue. Pour Maria, le nœud de l'éducation réside dans la capacité d'harmoniser liberté et responsabilité. Pour cela, il faut bien connaître chaque enfant, l'inciter à quelques privations ou rusticité (d'où l'attrait pour les scouts), et prévenir prudemment du mal et inciter gentiment au bien. Elle conseille de confier quelque chose du bien commun à la responsabilité de l'enfant : arroser une plante ou nourrir un animal. Maria pense que Dieu a donné une intuition maternelle que personne ne pourra remplacer ou surpasser. Elle pense aussi que l'éducation donnée par l'exemple des parents est la plus efficace. Maria pense que la femme doit savoir avoir une famille et tenir sa place dans la société, donner son avis. La jeune fille doit se comprendre comme un trésor issu des mains de Dieu, et à prendre soin d'elle-même et de sa valeur, elle doit se connaître (et savoir que personne ne le fera mieux qu'elle-même, que son opinion compte plus que celle des autres) et développer ses talents à offrir (c'est leur mauvais usage dont il faut se méfier) ; la culture est l'antidote à l'imagination déréglée. Pour expliquer la vie de la Grâce,

Maria prend la métaphore d'une ampoule électrique : simple filament de métal, une fois parcouru par le courant électrique il devient source de lumière et de chaleur ; mais il a besoin d'être protégé du monde extérieur qui le perturbe par un globe de verre. Dans le domaine sexuel et affectif, Maria pense que l'éducation scolaire, faite en groupe par quelqu'un qui ne connaît pas chaque jeune, est mauvaise : pour elle, c'est aux parents de répondre aux questions de leurs enfants (ni à l'Etat, ni à une association, ni au prêtre). En cela, Maria et Luigi vont à contre-courant de leurs contemporains. Ils pensent qu'il faut forger une certaine force morale pour résister aux tentations, et faire comprendre à chaque sexe qu'il doit se garder pour l'autre et que cet effort est fait de façon réciproque. Ce n'est qu'une partie de l'éducation générale donnée par les parents. Cette éducation doit ouvrir l'enfant au contact avec Dieu et à la référence à l'Evangile (explicitement lu). La question du contrôle des naissances naît vers 1935-36 ; la méthode naturelle Ogino-Knaus a été découverte en 1924 et autorisée par Pie XII en 1951 ; Maria en rajoute un mot dans la réédition de 1952 de *Vraie Maman*. Elle se montre aussi favorable à l'accouchement à domicile, mais opposée à la suppression de la douleur de l'accouchement car elle y voit la source d'un plus grand amour maternel (« sine dolore non vivitur in amore »).

Maria distingue la vocation à la sainteté et les vocations de ligne de vie (état de vie et métier) ; selon elle c'est dans la prière que l'on discerne ce à quoi l'on est appelé ; les parents doivent respecter et accompagner la vocation que leurs enfants leur annoncent. Maria est avant-gardiste quand elle parle de vocation au mariage. L'éducation est d'abord la mission de la femme, même si elle est aussi celle du mari et ne peut être accomplie sans lui. Selon elle, notre culture produit des « orphelins de parents vivants ». C'est du reste de la mère que l'homme apprend sa paternité et comment l'exercer (anticipant *Mulieris Dignitatem* §18, encyclique parue en 1988 par Jean-Paul II).

Pour elle, l'éducation est une morale du bonheur (avant l'heure) et une éducation intégrale (avant l'heure) qui est dite personnaliste à son époque (Maria y fut initiée par le RP Garrigou-Lagrange).

A partir de 1914, Luigi louait (privatisait) une vaste maison pour les vacances d'été : grande et entourée de verdure pour admirer la nature et faire des promenades, parler avec leurs enfants, et Luigi lit des livres que Maria écoute tous deux assis sous les arbres. Puis il opteront pour une maison de famille, dans laquelle ils pourront avoir une chapelle, et que Luigi nommera « la Madonnina » sur la fin de sa vie. « La chapelle se trouve à l'étage supérieur, à côté de la chambre à coucher, et elle est séparée du reste de la maison par une porte en verre polychrome », décrit M. Muzzi. Ils obtiendront la permission épiscopale de conserver la Présence Réelle.

Maria a l'apostolat de la plume, mais pas que...

Maria va recevoir l'injonction de la part du Père Crawley (apôtre du Sacré-Coeur) d'être apôtre ; elle va exercer son apostolat selon ses talents, donc par la plume, mais aussi par le climat rayonnant de son foyer, le catéchisme auprès des femmes analphabètes (Institution des Mères Chrétiennes), le scoutisme, elle se porte volontaire pour être brancardière (à la Croix Rouge, durant les deux guerres et la guerre de colonisation de l'Ethiopie en Abyssinie), s'engage de 1947 à 1960 dans le Front pour la famille. Et elle accueille les occasions de faire le bien, comme lorsque la compagne du gardien de la villa qu'ils louent à Montepluciano accouche en pleine nuit de façon difficile et qu'on vient la chercher : elle baptisera les deux enfants et en sauvera un de la mort. Elle organise des préparations au mariage avant l'heure : ses « cours pour les fiancés » sont des conférences interdisciplinaires (un médecin, un avocat, un père et une mère de famille, un prêtre). Elle a la fibre patriotique (pas nationaliste).

Luigi est une référence technique et éthique dans son métier, mais pas que...

Pour Luigi, le travail est très important, surtout pour faire profiter les autres de ses talents et pour nourrir sa famille. C'est son amour pour la justice qui le décide à étudier le Droit. En 1909, il a trois enfants et passe un concours pour rentrer au Trésor Public. On lui confie en 1929 de réaliser la *Relazione* des archives en contentieux de l'Institut du Trésor Public, ce qui est un travail énorme

de rétrospective sur quinze ans. En 1926, l'Etat fonde l'Institut pour la Reconstruction Industrielle (un plan de relance) et Luigi est dès le début nommé consultant juridique (et le sera jusqu'à sa mort). On lui propose un poste au Barreau Général de l'Etat (pour être Avocat Général de l'Etat) mais un intrigant lui passe devant et il ne manifeste aucune colère. Après-guerre, reconnu exempt de collaboration, on lui confie d'administrer les fonds d'Etat pour le Culte. On lui propose un siège de Sénateur en 1948 mais il décline l'offre car il ne partage pas toutes les positions du parti concerné et le signale. En 1919, il fonde un patronage pour les enfants du quartier populaire de Suburra, qu'il transforme en troupe scout et la dirige jusqu'en 1926 ; cela lui permet aussi de mêler ses enfants aux autres enfants moins favorisés. Luigi mène ses enfants le dimanche aux catacombes de Saint Calliste pour leur donner une notion de la force des martyrs. C'est lui qui les emmène se confesser une fois par mois au Père Paoli. Luigi accueille la vocation de ses deux fils en demandant que le dernier ne s'engage pas avant d'avoir eu son bac, et est disposé à les aider à « faire carrière » ecclésiastique (à l'école des Nonces, « les Nobles Ecclésiastiques » comme un prélat le lui a proposé) aussi bien qu'à « être prêtres ». Il passe du temps dans le train afin de voir une demi-heure sa fille au couvent de Milan. Durant certaines périodes, il consacre un dimanche à aller à Parme (voir Don Paolino), un dimanche à aller à Milan (voir Soeur Cecilia), et un dimanche à aller à Noci (voir Don Tarcisio). Luigi refuse que l'on dise du mal de son prochain, et se refuse à juger (présumer) des intentions des personnes ; il rappelle souvent que pour critiquer il faut être deux, un qui critique et un qui écoute, et il répétait ce proverbe toscan : « une paire d'oreilles assèche cent langues ». Maria veille à ce que le temps de travail de Luigi soit juste, et ne déborde pas sur le temps consacré à la famille ou à Dieu ; et Luigi ne ramène jamais les problèmes de travail à la maison. Luigi n'aime pas que l'on gâche son temps.

Leur couple a aussi ses élans communs :

Le couple décide aussi de cacher des juifs et des déserteurs durant la Guerre. A eux deux, ils mènent la prière familiale quotidienne et les bénédictions, ils lisent des livres sur l'éducation des enfants et bonifient leurs propres caractères pour leurs enfants, ils veillent sur les personnes que leurs enfants fréquentent. Durant la Première Guerre, ils emmènent leurs enfants visiter les blessés ; ils entretiennent le sentiment patriotique de leurs enfants et une haute idée de la citoyenneté. Maria écrit les livres, mais Luigi les relit et commente, et c'est lui qui se charge de la partie contractuelle auprès des éditeurs ; les livres sont « comme ses enfants » pour Maria, et Luigi fait relier en plein cuir chaque livre quand il est édité pour l'offrir à Maria. L'accueil des vocations de leurs enfants est aussi une œuvre commune aussi bien qu'une offrande personnelle. C'est de leur père spirituel commun qu'ils recevront en 1926 la proposition de faire lits séparés comme manifestation de la maturité de leur amour commun. C'est d'un commun accord qu'ils font leurs aumônes et leurs dons divers : pour la santé de leurs enfants ils offrent un confort minimum aux couvents de Parme (Cesare : des poêles à bois dans chaque cellule) et de Milan (Fanny). Le départ des enfants leur permet de passer plus de temps ensemble, de se parler, de prier. Les enfants s'entendent à dire que c'est le climat d'amour familial qui a été le terreau pour cultiver leurs vocations. Chacun veut que la maison soit belle et accueillante pour l'autre ; elle est aussi un lieu de travail pour Maria puis pour Luigi. Maria refuse que les bijoux soient un investissement ; elle s'habille avec goût mais avec simplicité (elle consentira tard avec un manteau de fourrure). L'Eglise domestique qu'ils forment accueille volontiers les nécessiteux : orphelins de la grippe espagnole, juifs ou déserteurs (Don Paolino raconte : « on peut dire que, pendant la guerre, il y avait toujours à la maison au moins deux personnes recherchées »), mais aussi désespérés ou déstabilisés par la vie (sur des périodes longues) ; ils renoncent à toucher un loyer tout le temps de l'incarcération du père de famille. Ils essaient de donner « la portion à laquelle le Christ a le droit en chaque pauvre ».

Selon Maria, un couple doit être dans une obéissance réciproque qui est fondée dans l'amour qui considère l'autre comme supérieur à soi, la vie de couple est un concours de respect, une recherche de ce qui est le mieux pour l'autre avec un éclairage spirituel ; un couple est hiérarchisé, asymétrique. L'homme est plus cérébral et la femme plus affective, l'homme a des capacités de

synthèse et d'autorité, et la femme a des richesses de cœur et de compréhension (et plus tard elle insistera sur la maternité comme principale supériorité de la femme). Maria décrira son couple comme l'enchevêtrement de la chaîne et de la trame qui forment un tissu : la chaîne fixe la densité du tissu, sa solidité, et la trame qui passe et repasse lui donne d'exister ; mais la chaîne est la raison de la trame. Dans *Fleur qui éclôt* en 1954, elle écrit : « *Si tu me dis que l'homme est plus plus vigoureux et plus fort, tu ne me parles que d'une caractéristique physique due au sexe, mais si tu considères chez la femme sa force morale, sa capacité de sacrifice, tu verras que, en quantité et en qualité, elle n'a rien de moins que lui... Complémentarité entre les deux sexes, non pas identification. Car voilà qu'il manque certainement à l'homme les caractéristiques demandées à la mission confiée à la femme. L'un est force, décision, volonté, direction. L'autre est délicatesse, docilité, force morale, sacrifice, don de soi. En tout cas, ce devrait être ainsi. Se comparer, s'imiter conduisent à une caricature...* »

Luigi est un gros fumeur depuis sa jeunesse ; Maria lui demande d'arrêter et il va cesser de fumer à la naissance de Filippo, sans doute pour montrer l'exemple à ses enfants, et il ne reprendra qu'après leur majorité et leur route acquise, et alors il ne cessera plus jusqu'à sa mort, fumant surtout au bureau (jusqu'à un paquet par jour). Luigi rapporte sa paie mensuelle dans une enveloppe qu'il donne à Maria et reçoit d'elle de l'argent de poche pour ses besoins et aumônes ; mais tous deux décident de l'emploi de leur argent.

Tous deux adhèrent au Tiers-Ordre Franciscain en 1917 ; ils vivent dans la simplicité, ont des habits de cérémonie pour tenir leur rang dans la société, et offrent un cadre plaisant à leur famille ; mais sans excès. Maria parle dans son Livre de la jeune fille de l'économie de l'argent, du temps, et de la parole.

Comme en témoignera Mme Reggio d'Aci : « *le couple était uni et vivait, si j'ose dire, en symbiose (...) tellement unis dans l'amour de Dieu qu'ils formaient réellement un être unique en chemin vers l'unique but : Dieu et la sainteté.* »

Pour eux, être parents, c'est exercer une forme de sacerdoce : offrir leurs enfants à Dieu en sacrifice, et transmettre la vie de la Grâce dans leurs âmes. Pour Maria, le sacerdoce maternel est de type marial : contempler l'action de Dieu et s'en réjouir. Elle résume la spiritualité mariale en trois mots : Fiat – Adveniat – Magnificat.

L'influence des référents spirituels :

Le Père Pellegrino Paoli fréquente la famille depuis 1907, donc quand le couple a deux ans de mariage et un enfant. Il rédige en 1912 un Règlement Spirituel (complété en 1917) pour Maria : il décrit la vie spirituelle comme faire avec la plus grande perfection les choses ordinaires de notre état, et il insiste sur l'abandon à la Providence, il dit que la meilleure mortification est intérieure, et prône la simplicité dans le vêtement et récuse les bijoux de valeur. C'est lui qui rédige la préface du premier livre de Maria (sur la Mère) et l'encourage à développer son talent d'écrivain. Mais Maria hiérarchise ses conseils : Dieu dans la prière, son mari, son père spirituel ; pour elle, c'est un exercice d'obéissance. Elle ne changera de père spirituel qu'au décès de celui-ci ; elle aura quatre pères spirituels.

Le Père Mateo Crawley Boevey croise la famille en 1916, et le Sacré-Cœur sera intronisé dans la maison en 1920. Luigi prend peur des progrès spirituels de sa femme en Août 1918 et a peur qu'elle ne change, que Dieu ne la lui ravisse ; il fait alors un second acte d'abandon et de confiance ne Dieu, comme en 1913 quand elle a failli mourir ; c'est une brève crise, mais elle est l'occasion d'un progrès réel.

C'est sur la proposition du père spirituel de Luigi qu'est basée la décision de faire lits séparés en 1926, à 21 ans de mariage, aux âges respectifs de 42 et 46 ans.

La dévotion mariale :

Durant la Seconde Guerre, ils proposent à leurs voisins de venir prier le chapelet tous les soirs chez eux. A la fin de la Guerre, tout l'immeuble acceptera que soit posée une statue de la

Vierge dans la cour commune.

Le 13 Août 1940, alors que la guerre vient d'éclater pour l'Italie, Maria se rend avec Enrichetta au sanctuaire du Divin-Amour, aux environs de Rome, pour renouveler à la Madone la consécration de ses enfants en danger. Le 13 Août 1942, Don Tarcisio échappe à une torpille qui frappe le croiseur sur lequel il était embarqué, à l'endroit pile où il se tenait peu avant pour faire des photos. Le 13 Août 1943, Don Paolino échappe à une balle de franc-tireur en Croatie. Le même 13 Août 1943, Soeur Cecilia part en voiture juste avant le bombardement de son couvent.

Maria et Luigi passeront la nuit place Saint Pierre dans le froid malgré leur âge pour la proclamation du dogme de l'Assomption (1er Novembre 1950).

Un dur veuvage :

Luigi fait une première crise cardiaque en 1941 ; il a de la pression au travail et vit sous-alimenté dans un climat de guerre et de bombardements, fortement atteint par l'attitude sauvage des SS contre les juifs et les prisonniers qu'ils torturent. Le 22 Mars 1943 il fait une nouvelle crise cardiaque sérieuse et frôle la mort ; reconnue par le médecin, elle lui vaudra de perdre son salaire, mais lui évitera providentiellement de suivre le Gouvernement à Salò dans le Nord de l'Italie. En 1944, les Allemands fusillent aux Fosses Adréatiques 335 otages en représailles, pris parmi les habitants d'une rue ; Luigi connaît bien l'un d'entre eux et sa famille et en sera très meurtri. En 1951, durant l'été, il retouche son testament : « *J'attends la mort dans la douleur de devoir me séparer de ma Maria bien-aimée, à laquelle je suis immensément reconnaissant pour tout le bien, moral et matériel, qu'elle m'a fait, et de mes enfants adorés ; mais avec l'espoir que nous nous retrouverons tous, quand Dieu voudra, réunis au Ciel dans l'éternelle glorification de son Nom.* » Le 5 Novembre, il parvient à réunir tous ses enfants ; et dans la nuit du 7 au 8 il a une nouvelle crise qui l'emportera dans la soirée du 9.

Maria a l'impression que sa vie n'a plus de sens : « *Comment résister à l'effritement de l'édifice, à la désagrégation du tissu privé de sa chaîne ?* » Tout était fait pour Luigi et en fonction de lui. « *Comme il est aride le concept humain de l'inutilité...* » Puis, elle réalise qu'elle doit rendre grâce à Dieu de ce qu'elle a vécu et reçu, que toutes les femmes n'ont pas eu sa chance dans le mariage, et que Luigi lui reste uni dans la communion des saints et par la communion eucharistique. Sa vie de veuve devient le temps du bilan, de la relecture, de la transmission d'écrits pédagogiques (où elle raconte son expérience et ne fait pas la leçon de façon péremptoire) et de sa méditation spirituelle (Lux vera). Elle comprend que ce n'est qu'au Ciel que « *le tissu sera complet, dans les mains du tisserand divin* ».

En 1965, le 26 Août vers midi, après la récitation de l'Angélus, Maria meurt d'un infarctus, après 14 ans de veuvage, dans la maison de vacances de Serravalle.